



Quatrième Année. — N° 22.

PRIX DU NUMÉRO : 15 CENTIMES.

Dimanche 22 juillet 1866.

ABONNEMENTS

LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »
DÉPARTEMENTS
Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER
SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Bonne foi.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(QUATRIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

« Surexcité par ces faits intéressants auxquels d'ailleurs prenaient part toutes les personnes qui assistaient à cette séance, ce qui n'est pas connu à l'Académie, M. Jobert a complété sa communication en disant que des individus, par un exercice soutenu, ont pu exécuter des airs mélodieux, la Marseillaise, la Marche bavaroise, la Marche française avec une régularité parfaite, par la seule action des péroniers, et il a terminé en disant que les dispositions anatomiques de ces muscles étaient plus favorables à ces résultats que celles des régions du corps indiquées par MM. Velpeau et J. Cloquet. »

Les observations de MM. J'lint, Schiff et Jobert (de Lamballe) prouvent que des bruits peuvent être produits dans le corps humain par certains muscles et sous l'impulsion de la volonté, qui irait jusqu'à leur faire battre la mesure de la Marseillaise. Quel rapport y a-t-il entre ce bruit et celui que produisent les tables? Analogie de son matériel, pas davantage; puisque la table en dialoguant fait acte d'une intelligence complètement indépendante de celle de l'interlocuteur, tandis que le muscle ne peut agir que si son propriétaire le veut.

Il n'y a rien de commun entre un meuble obéissant au commandement du premier individu venu, prévoyant ses soupçons, répondant en langue étrangère à ses questions, et le bruit d'un muscle qui résonne comme une sonnerie sous le doigt de l'horloger. L'action du meuble affirme une intelligence, l'action du muscle le jeu d'une mécanique. Y a-t-il identité entre ces deux ordres de faits? Pas la moindre. Concluons donc à une différence d'origine nettement tranchée pour ces deux phénomènes, différence qui exclut toute possibilité de similitude et de rapprochement entre eux. Il est vraisemblable qu'un homme de la valeur de M. Jobert (de Lamballe) ne s'est pas fait cette objection, ou il aurait cherché ailleurs que dans le court péronier le véritable Esprit frappeur qu'il croit avoir surpris. Nous en dirons autant à ses deux collègues qui n'ont pas vu, plus que lui, que l'intelligence manifestée par les tables assigne à leurs bruits une origine radicalement autre que celle des bruits du genou

ou du péronier. Les dissertations des trois médecins nous laissent donc dans la plus entière obscurité sur le mystère scientifique des tables parlantes.

§ 2.

THÉORIE DE M. DE GASPARIN.

M. de Gasparin attribue les phénomènes à l'action d'un fluide mis en mouvement par la volonté des opérateurs. Après avoir admis que ces derniers donnent naissance à un fluide ou à une force particulière (1), il ajoute: « Maintenant, faisons un pas de plus. La volonté dispose de ce fluide. Il ne donne l'impulsion aux objets extérieurs que lorsque nous le voulons, et dans les parties que nous voulons (2) ... » « Je ne dis pas: les tables tournent parce que, recevant une impulsion ou subissant une attraction, elles ne peuvent pas ne pas tourner (3)... » « L'hypothèse du fluide est donc soutenable, elle s'accorde avec la nature des choses et avec la nature de l'homme. Je n'ai pas la prétention d'aller plus loin et d'apporter dès-à-jour d'hui une explication définitive. Mais je suis tranquille. Que les faits soient admis, et les explications ne manqueront pas. Ce qui paraît impossible paraîtra très-simple alors (4). »

Rappelons d'abord que l'auteur a obtenu comme résultat de ses expériences: 1° la rotation et le soulèvement des tables; 2° leur soulèvement à distance; 3° enfin des nombres pensés ont été devinés par les tables. Ces phénomènes, d'après M. de Gasparin, seraient dus à un fluide émanant de l'opérateur (voir séance du 9 novembre), mis en mouvement par sa volonté et conducteur de sa pensée. Cette théorie est-elle en harmonie avec les faits? M. de Gasparin nous dit que la table, prévoyant les soupçons de quiconque supposerait dans les soulèvements la fraude des opérateurs, ne se soulève précisément que quand toute fraude est impossible et alors que le phénomène est mécaniquement en raison inverse des influences qui devraient le provoquer. Cette prévoyance fort extraordinaire et si bien constatée par l'auteur dénote donc, au moins pour lui, un calcul, un jugement personnel à la table s'exerçant en dehors et indépendamment du fluide que l'opérateur est censé lui injecter. Mais alors, et toujours pour M. de Gasparin, quel est le rôle de

(1) Des tables tournantes, deuxième édition, t. 1, p. 92.

(2) Id. ibid., p. 92.

(3) Id. ibid., p. 95.

(4) Id. ibid., p. 97.

ce fluide dans la rotation ou le soulèvement du meuble? Autre objection encore : si la table ne peut jamais énoncer dans son langage que ce qui est dans notre esprit (car c'est bien ce que prétend M. de Gasparin), comment répond-elle catégoriquement à l'interrogateur dans une langue qui est tout à fait inconnue à celui-ci? En ce qui touche les nombres pensés et devinés, comment M. de Gasparin entend-il que ce phénomène s'opère, à cause de la puissance physique développée et appliquée hors de nous par l'effet de notre volonté? Dans tous les pays, chez tous les peuples, deviner est l'acte d'une intelligence étrangère à celle de l'individu qui interroge; donc, la table ne peut pas deviner parce que le fluide de l'opérateur passe dans elle, car sans cela l'intelligence de l'opérateur étant seule en jeu, l'action de deviner n'existerait pas, puisque l'opérateur se répondrait à lui-même. Le prétendu fluide n'a donc rien à voir dans ce phénomène, et M. de Gasparin, affirmant que la table a maintes fois deviné, affirme du même coup l'intervention d'une intelligence étrangère et supérieure à celle de l'opérateur. Explication par le surhumain, s'il en fut, du mystère des tables tournantes! Toutefois, M. de Gasparin répète à plusieurs reprises qu'il n'y a absolument rien de ce surhumain dans ces phénomènes; mais alors, nous venons de le voir, l'explication par le fluide étant inacceptable, à quelle théorie se rattache l'auteur?

M. Thury a donc eu raison, en parlant des explications de M. de Gasparin, de dire (page 10): « Soufflez dessus, et je crois qu'il n'en restera pas grand'chose debout. »

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (Suite. — Voir le dernier numéro.)

Nous allons poursuivre le récit de ce que fit Julien Empereur, en renvoyant au jugement général sur sa vie nos observations, et sur le rôle des Esprits imbus des idées païennes et que le Christ n'avait pas touchés, dans la scène mystérieuse de l'initiation, aussi bien que dans les prophéties, apparitions, visions que raconte Julien lui-même. Trompé, égaré par ces Esprits qui jouèrent le personnage des dieux, il entreprit une œuvre impossible et insensée, d'arrêter le mouvement de Dieu qu'il méconnut et de vouloir faire rétrograder l'humanité. Les ruines du passé ne se relèvent jamais, le progrès marche toujours et le christianisme représentait le progrès.

Abordons dans leurs détails les principaux incidents de cette lutte désespérée.

Il manda auprès de lui ses anciens camarades d'Athènes, tout ce qu'il y avait de rhéteurs et de théurges distingués pour en faire les évêques de son église: Libanius, Hécébale, Arsace, Théodocée, Salluste, Priseus, Evénère, et surtout les deux hommes qui l'avaient initié, Maxime et Chrysanthé.

Julien envoya une escorte magnifique pour amener Maxime et Chrysanthé de Sardes, où ils se trouvaient alors. Les deux théurges consultèrent immédiatement les dieux sur l'issue de ce voyage. Les signes qu'ils obtinrent étaient si effrayants que Chrysanthé s'écria: « Je n'irai pas, il faut plutôt m'aller cacher dans les entrailles de la terre. » — Mais Maxime, souriant de pitié, lui dit qu'il fallait faire violence aux dieux. C'est en effet la règle de la théurgie qu'on peut, en recommençant les opérations plusieurs fois, imposer sa volonté à l'avenir. Maxime, après plusieurs signes défavorables, en obtint de conformes à

ses désirs, et partit plein de joie sans avoir pu décider Chrysanthé à le suivre. Son voyage de Sardes à Constantinople fut celui d'un prince ou d'un grand pontife; les villes sortaient à sa rencontre; on lui faisait habiter les édifices sacrés, où il était assiégé par les solliciteurs. Sa femme, aussi distinguée que lui, aussi experte dans les sciences divines, avait une cour de femmes et de prêtresses. Julien, qui avait repris vis-à-vis des Curies l'attitude modeste des Antonins, était occupé à discuter dans le Sénat, de Constantinople, quand il apprit l'arrivée de Maxime. Il interrompit brusquement la séance, puis il sortit de la salle en courant. Il embrassa Maxime dans le vestibule à plusieurs reprises, puis il l'introduisit dans l'assemblée et le présenta officiellement aux sénateurs comme l'envoyé des dieux, sollicitant pour lui des respects qu'il n'avait jamais exigés pour lui-même.

Maxime et Julien se mirent alors à exécuter le plan de réforme religieux qu'ils méditaient depuis si longtemps, et à fonder l'église qui devait être éternelle. Julien ne pouvait choisir un aide qui le complétât mieux.

Julien recommanda à son clergé de pratiquer et de prêcher l'aumône, comme le plus sûr moyen d'attirer sur soi les faveurs célestes.

— Qu'on me montre, dit-il, un homme qui se soit appauvri par ses aumônes. Les miennes m'ont toujours enrichi malgré mon peu d'économie. J'en ai souvent fait l'épreuve lorsque j'étais particulier. En partageant avec les pauvres le peu que j'avais, je retirai des mains des usurpateurs la succession de mon aïeul. Donnons donc à tout le monde, plus libéralement aux gens de bien, mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à notre ennemi; car ce n'est pas aux mœurs ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons.

Cette charité de Julien était sincère, sa conduite de particulier l'avait prouvé, il la devait non à son éducation acrienne, comme on l'a dit, mais à l'esprit général du temps.

Les chrétiens, qu'on appelait alors galiléens, avaient opposé dès le principe aux temples païens, aux cérémonies, aux théophanies, à l'habitude de dormir dans les sanctuaires pour avoir des réponses concernant la santé, le culte des tombeaux et l'évocation des saints.

L'importance de ce culte chez les galiléens était une conséquence naturelle de leur histoire de l'Homme-Dieu. Tant qu'ils furent persécutés, ce fut autour des tombeaux, dans des gorges et des souterrains qu'ils célébraient leurs mystères. De même que les basiliques étaient apparues dans le culte hellénique comme annexes des temples, elles étaient dans le culte galiléen comme annexes des saints tombeaux. L'assimilation entre les tombeaux et les temples s'établit d'autant mieux, que très-souvent les tombeaux étaient d'anciens temples qu'au jour de leur triomphe les galiléens avaient envahis, et dont ils avaient chassé violemment le dieu pour mettre, au-dessus et derrière, l'autel, la statue et les reliques du saint, nouveau patron de la cité. Plus ces patrons étaient d'ancienne date, plus le récit de leur vie terrestre devenait un tissu de miracles, auxquels s'ajoutait la longue liste de ceux qu'ils avaient faits depuis leur mort au profit de leurs anciens compatriotes et de tous ceux qui venaient visiter leurs tombeaux et les orner de riches offrandes. Ils venaient y dormir, les saints leur apparaissaient en songe, et il n'était pas rare de voir tomber les chrétiennes en convulsions sur les sépultures, ce qui se retrouve plus tard au tombeau du diacre Paris.

Julien conserva dans les temples les oracles, bien qu'il avoue que de son temps les dieux en étaient avares. C'était du reste un mode de divination qu'il n'aima jamais. En haine des chrétiens, qui en abusaient près des sépultures, et à cause de sa foi toute scientifique, il n'aimait pas ces convulsions, ces réponses à moitié inintelligibles, et surtout cette inspiration toute de hasard et de chance sur laquelle on ne pouvait régulièrement compter. Il préférait la divination obtenue d'après des règles qu'il croyait certaines, par le vol des oiseaux, les sorts, les tables astrologiques, les entrailles des victimes, par le mouvement

des tables et leur interrogation dont parle en propres termes Ammien Marcellin. Les prêtres hellènes en consultant les livres que Julien avait fait faire par ses moines, pouvaient toujours rendre une réponse aux fidèles, et surtout, ce qui pour l'élève de Maxime était le point capital, ils pouvaient violenter les dieux en recommençant plusieurs fois les opérations et imposer leur volonté à l'avenir. Par ce seul fait que l'exercice de cette divination demandait un profond savoir, l'hellénisme ne pouvait en user qu'avec modération, et Julien ne permettait les prédictions qu'aux hiérarques, ou à quelques prêtres célèbres par leur science hiératique.

A.-P.

(La suite au prochain numéro.)

LES ADIEUX AU CALVAIRE

VI.

(Voir le numéro 21.)

Jésus traversa les champs désolés de la Judée et s'arrêta sur la cime aride de l'ancien Calvaire.

Là un ange au soucil noir et à l'œil sombre était assis, enveloppé dans ses deux vastes ailes. C'était Satan, le roi du vieux monde.

L'ange rebelle était triste et fatigué, et il détournait ses regards avec dégoût d'une terre où le mal était sans génie et où l'ennui d'une corruption timide avait succédé aux combats titaniens des grandes passions antiques. Il sentait qu'en éprouvant les hommes il avait instruit les forts et n'avait trompé que les faibles; aussi ne daignait-il plus tenter personne, et sombre sous son diadème d'or, il écoutait vaguement tomber les âmes dans l'éternité, comme les gouttes monotones d'une pluie éternelle.

Poussé par une force qui lui était inconnue, il était venu s'asseoir sur le Calvaire, et rêvant à la mort de l'Homme-Dieu, il en était jaloux.

C'était un ange puissant et beau; mais il était jaloux du Christ, et cette jalousie était figurée par un serpent qui plongeait la tête dans sa poitrine et lui rongait le cœur.

Jésus et Marie étaient debout près de lui et le regardaient en silence avec une grande pitié. Satan regarda à son tour le Rédempteur et sourit avec amertume.

— Viens-tu, lui dit-il, essayer de mourir une seconde fois pour un monde que n'a pu sauver ton premier supplice?

As-tu essayé inutilement de changer les pierres en pain pour nourrir ton peuple, et viens-tu m'avouer ta défaite?

Es-tu tombé du haut du Temple, et ta divinité s'est-elle brisée dans sa chute?

Viens-tu pour m'adorer, afin de posséder le monde? Va, il est maintenant trop tard, et je ne saurais te tromper. L'empire du monde a échappé à ceux qui m'adoraient en ton nom et moi-même je suis las d'un règne sans gloire. Si tu es découragé comme moi, assieds-toi près de moi, et ne pensons plus ni à Dieu ni aux hommes.

— Je ne viens pas m'asseoir près de toi, lui dit le Christ, je viens te relever, te pardonner et te consoler, pour que tu cesses d'être méchant.

— Je ne veux pas de ton pardon, répondit le mauvais ange, et ce n'est pas moi qui suis méchant.

Le méchant, c'est celui qui donne aux esprits la soif de l'intelligence, et qui enveloppe la vérité dans un impénétrable mystère.

C'est celui qui laisse entrevoir à leur amour une vierge idéale, une beauté enivrante à les jeter dans le délire, et qui la leur donne pour l'arracher aussitôt à leurs premiers embrassements et la charger de chaînes éternelles. C'est celui enfin qui a donné la liberté aux anges, et qui a préparé des supplices infinis pour ceux qui ne voudraient pas être ses esclaves!

Le méchant, c'est celui qui a tué son fils innocent sous pré-

texte de venger sur lui le crime des coupables, et qui n'a pas pardonné aux coupables, mais leur a fait un crime de plus de la mort de son fils!

— Pourquoi me rappeler si amèrement l'ignorance et les erreurs des hommes? reprit Jésus: je sais mieux que toi combien ils ont défiguré l'image de Dieu, et tu sais bien toi-même que Dieu ne ressemble pas à l'image qu'ils en ont faite.

Dieu ne t'a donné soif d'intelligence que pour t'abreuver à jamais de la vérité éternelle. Mais pourquoi fermer les yeux et chercher le jour en toi-même au lieu de regarder le soleil?

Si tu cherchais la lumière où elle est, tu la verrais; car il n'y a en Dieu ni ombres ni mystères; les ombres sont en toi et les mystères sont les faiblesses de ton esprit.

Dieu n'a pas donné la liberté à ses créatures pour la reprendre, mais il la leur donne pour épouse et non pour amante illégitime; il veut qu'on la possède et non qu'on lui fasse violence, car cette chaste fille du ciel ne survit pas à un outrage, et quand sa dignité virginale est blessée, la liberté est morte pour celui qui l'a méconnue.

Dieu ne veut pas d'esclaves: c'est l'orgueil révolté qui a créé la servitude. La loi de Dieu, c'est le droit royal de ses créatures; ce sont les titres de leur liberté éternelle.

Dieu n'a pas tué son fils, mais le fils de Dieu a donné volontairement sa vie pour tuer la mort: et c'est pour cela qu'il vit maintenant dans l'humanité tout entière et qu'il sauvera toutes les générations, car d'épreuve en épreuve il conduit la famille humaine dans la terre promise, et déjà elle en a goûté les premiers fruits. Je viens donc t'annoncer, ô Satan, que ta dernière heure est arrivée, à moins que tu ne veuilles être libre et régner avec moi sur le monde, par l'intelligence et l'amour.

Mais tu ne t'appelleras plus Satan, tu reprendras le nom glorieux de Lucifer, et je mettrai une étoile sur ton front et un flambeau dans ta main. Tu seras le génie du travail et de l'industrie, parce que tu as beaucoup lutté, beaucoup souffert et douloureusement pensé!

Tu étendras tes ailes d'un pôle à l'autre et tu planeras sur le monde; la gloire se réveillera à ta voix. Au lieu d'être l'orgueil de l'isolement, tu seras l'orgueil sublime du dévouement, et je te donnerai le sceptre de la terre et la clef du ciel.

— Je ne te comprends pas, dit le démon en secouant tristement la tête, et je ne saurais te comprendre: tu sais bien que je ne puis plus aimer! Et avec un geste douloureux l'ange déchu montrait au Christ la plaie qui lui sillonnait la poitrine et le serpent qui lui rongait le cœur.

Jésus se tourna vers sa mère et la regarda: Marie comprit le regard de son fils, elle s'approcha du malheureux ange et ne dédaigna pas d'étendre la main vers lui et de toucher sa poitrine blessée.

Alors le serpent tomba de lui-même et expira aux pieds de Marie, qui lui écrasa la tête; la plaie du cœur de l'ange fut cicatrisée, et une larme, la première qu'il eût versée, descendit lentement sur le visage repentant de Lucifer.

Cette larme était précieuse comme le sang d'un Dieu; et par elle furent rachetés tous les blasphèmes de l'enfer.

L'ange régénéré se prosterna sur le Calvaire et baisa en pleurant la place où s'était jadis enfoncée la croix.

Puis il se releva triomphant d'espérance et rayonnant d'amour, et se jeta dans les bras du Christ. Alors le Calvaire trembla; sa cime aride se revêtit tout à coup d'une verdure fraîche et brillante, et se couronna de fleurs.

Et à l'endroit où fut la croix une jeune vigne s'éleva et se chargea de fruits mûrs et parfumés.

Le Sauveur dit alors: — Voici la vigne qui donnera le vin de la communion universelle, et elle croîtra jusqu'à ce que tous ses rameaux embrassent toute la terre.

Puis, reprenant sa mère par la main, il tendit l'autre main à l'ange de la liberté et lui dit: — Que nos formes symboliques retournent maintenant au ciel, je ne reviendrai plus souffrir la mort sur cette montagne. Marie n'y pleurera plus son fils et Lucifer n'y traînera plus les remords de son crime maintenant effacé.

Nous ne sommes plus qu'un même esprit : l'esprit d'intelligence et d'amour, l'esprit de liberté et de courage, l'esprit de vie qui a triomphé de la mort.

Tous trois alors prirent leur vol à travers l'espace ; et s'élevant à une prodigieuse hauteur, ils virent la terre et tous ses royaumes qui étendaient leurs chemins les uns vers les autres comme des bras entrelacés, ils virent les campagnes vertes déjà des premières moissons fraternelles, et de l'Orient à l'Occident ils entendirent le prélude mystérieux du cantique de l'union. Et vers le nord, sur la crête d'une montagne bleuâtre, ils virent se dessiner la forme gigantesque d'un homme qui élevait ses bras vers le ciel.

Sur ses bras on voyait encore la trace récente des chaînes qu'il venait de rompre, et sa poitrine était cicatrisée comme celle de Lucifer.

Sous son pied droit, sur la pointe la plus aiguë de la montagne, palpitait encore le cadavre d'un vautour dont la tête et les ailes étaient pendantes.

Cette montagne, c'était le Caucase ; et le géant délivré qui étendait ses mains était l'antique Prométhée.

Ainsi les grands symboles divins et humains se rencontraient et se saluaient sous un même ciel ; puis ils disparurent pour faire place à Dieu même qui venait habiter pour toujours avec les hommes.

(Extrait de la *Science des Esprits* — Epilogue — par E. LÉVI.)

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS

Théodula ou l'extatique de 1833.

(Suite et fin.)

Durant ces réflexions, Théodula avait un air prophétique d'autant plus imposant, que sa voix était devenue plus grave, plus noblement accentuée, plus profondément pénétrante. Ce n'était plus une timide et tendre jeune fille dont l'amabilité, l'esprit et les grâces physiques inspiraient l'amour sensuel que la plupart des humains regardent comme le souverain bonheur ; c'était une prêtresse sacrée dont la candeur, la raison, le jugement, la haute sagesse inspiraient dans le cœur du plus simple mortel un sentiment divin de sympathie parfaite, d'amour pur et sincère, d'ivresse harmonieuse ; c'était une âme sensible qui soufflait une vie nouvelle d'une suavité délicieuse sur tous ceux qui l'environnaient.

A présent l'extatique était retombée dans une sorte de léthargie particulière que les magnétistes ont appelée sommeil, probablement à cause du repos dont y jouissent les sujets.

L'état de calme fut bientôt troublé par de nouveaux mouvements spasmodiques dont le magnétiseur détruisit immédiatement la cause.

— Théodula, dit Juliani, lorsque tout-à-l'heure je vous ai demandé si vous éprouviez quelque souffrance, vous m'avez répondu de manière à éluder l'explication que je désirais obtenir de vous. La réponse que vous m'avez faite eût pu satisfaire, peut-être, un homme qui vous serait moins dévoué que moi, ou qui, peu habitué au langage des malades, n'aurait vu dans vos paroles aucun des symptômes que j'y ai remarqués ; mais un médecin, un philosophe ne saurait se méprendre sur votre état. Vous avez une peine secrète, et dans la crainte d'affliger ceux qui vous approchent, en leur confessant vos chagrins, vous vous résignez aux plus cruelles angoisses. Ah ! croyez-en mon expérience et l'intérêt que je vous porte : le fardeau le plus lourd, lorsqu'il est divisé, se soulève aisément ; n'appréhendez donc pas de nous initier à vos secrets tourments ; la peine que nous éprouverons en compatissant à la vôtre sera bien moins amère que l'inquié-

tude où vous vous tenez.

L'affectibilité de l'extatique se réveilla, sa poitrine devint subitement oppressée, des pleurs brûlants s'échappèrent de ses yeux presque fermés, ses muscles se contractèrent, une convulsion générale s'empara de son corps ; elle tomba en syncope !

Soudain, la comtesse effrayée de l'état de sa nièce jeta un cri et s'évanouit !

Qu'on juge de l'embarras du pauvre magnétiseur ! Auprès de qui devait-il le plus tôt s'empresser ? comment pourrait-il soulager l'une des deux crisiaques sans abandonner l'autre à toute l'horreur de sa situation ?... Dieu guida et soutint sa raison : ses premiers soins furent pour la comtesse ; mais tout en exerçant sur elle une action physique suffisante, il gardait mentalement la vie de sa magnétisée, conservant en cette occurrence le sang-froid le plus imperturbable, et mettant à profit toute son instruction, toute son expérience.

La comtesse fut promptement rétablie, et à peine avait-elle eu le temps de se reconnaître que, par les soins de Juliani, Théodula était revenue à son extase antérieure, et parfaitement remise.

— Ecoutez-moi, dit alors la mensambule en laissant échapper un soupir gros de prédictions sinistres : — Ce que je vous ai annoncé tout-à-l'heure se réalisera positivement. Ferdinand ne sortira plus de son lit royal que pour entrer dans la tombe, et avant trente jours nous aurons reçu la nouvelle de sa mort. Alors la discorde cruelle, parcourant les Espagnes, un brandon à la main, répandra de toutes parts un horrible incendie. Les parents, les amis s'entre-tueront avec rage, avec désespoir ; et les palais saecagés, les villes abîmées, les saints lieux profanés, les campagnes dévastées ; tout cela ne sera que le prélude effroyable des maux de toutes sortes qui fondront sur notre patrie désolée !

— Ma chère amie, dit la comtesse à sa nièce, en lui prenant la main, toutes les frayeurs que tu te fais ne sont que de vains fantômes qu'il faut bannir de tes pensées : Les rêves ne sont le plus souvent que des égarements de l'imagination, que la raison ne saurait accepter. Allons, remets-toi, et n'aie plus de ces paniques terreurs dont un enfant rougirait.

— Ma tante, reprit Théodula, au nom de tout ce qui nous est cher et sacré, je vous conjure d'ajouter foi à mes paroles ; croyez bien que je ne me crée pas de chimériques pensées ; et que tout ce que je vous dis s'accomplira. Ce que les hommes dont le corps veille appellent hallucinations, illusions, rêveries, folies même, n'est rien moins que de l'erreur. Quand je vous ai dit, il y a un instant, que je pressentais les malheurs qui vont nous frapper, je n'ai point ce qu'on appelle deviné l'avenir ; il y a des causes existantes desquelles j'ai induit des conséquences qui peuvent étonner les gens dont l'esprit est trop obscurci par la matière qui l'enveloppe, pour s'élever à la hauteur où le mien est parvenu actuellement ; mais pour celui dont l'âme plane, en quelque sorte, sur le monde matériel, les révélations même des secrets de la nature ne sont pas plus surprenantes que ne le sont, pour le commun, les combinaisons mathématiques du plus faible calcul.

A présent, Juliani, dit-elle à son magnétiseur, rendez-moi à la vie ordinaire. Je sens que je ne dois pas rester plus longtemps magnétisée. Juliani obéit ; le mal de tête était dissipé. L'état normal de l'extatique fut très bien rétabli.

Un mois après cette séance, toute l'Europe politique retentit du bruit de la mort du roi d'Espagne. La comtesse de Aldibar et sa nièce prirent le chemin de leur patrie. Juliani dirigea ses pas vers l'Allemagne. A son arrivée à Vienne où la comtesse lui avait promis de lui écrire, il trouva une lettre portant le timbre de Paris et un cachet noir :

Théodula était morte!!!

(Extrait du *Magnétisme animal*, par J.-A. RICARD.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.